

Marie Nimier
La caresse



folio

Marie Nimier

La caresse

Gallimard

Couverture : D'après photo © Elliot Erwitt/Magnum

© *Éditions Gallimard, 1994.*

Marie Nimier est née par un mois d'août torride à l'hôpital Saint-Antoine, Paris XII^e. Elle commence à quinze ans une carrière chaotique de comédienne et de chanteuse, participe aux créations théâtrales et musicales du Palais des Merveilles, de Pandemonium and the Dragonfly (aux États-Unis) et des Inconsolables. Elle aime se promener dans les ports, les gares, les jardins publics, les marais salants, les îles, et surtout rester de longues heures enfermée, assise à une table de travail, loin.

Elle écrit à la main et joue de l'accordéon diatonique.

Elle a déjà publié huit romans traduits pour certains en Allemagne, en Italie, au Japon, en Grèce et aux États-Unis : *Sirène* en 1985 (couronné par l'Académie française et la Société des Gens de Lettres), *La girafe* en 1987, *Anatomie d'un cœur* en 1990, *L'hypnotisme à la portée de tous* en 1992, *La caresse* en 1994, *Celui qui court derrière l'oiseau* en 1996, *Domino* en 1998 et *La Nouvelle Pornographie* en 2000, ainsi qu'un monologue théâtral, *Mina Prish*, des nouvelles et des livres pour enfants, dont *Une mémoire d'éléphant* (Gallimard Jeunesse), *Les trois soeurs casseroles*, *Charivari à Cot-Cot City* et *Le monde de Nounouille* (Albin Michel Jeunesse).

À Élio

Comment dire ce qui nous lie ?

EDMOND JABÈS
Le Livre des Marges

Je suis un chien. Sujet — verbe — complètement, voici une phrase sans prétention ni beauté particulière, une phrase qui se tient. Il n'y a presque rien et tout est là, flottant, ne demandant qu'à s'épanouir sous la caresse des mots, à s'ancrer, ne demandant...

Mais qui demande, et pourquoi ? Je n'aime pas parler de moi.

On s'approche de l'animal, sur la pointe des pieds, on le renifle, *JE* porte un masque noir, il frétille. Son corps n'est pas bien grand, environ trois poulets compressés, inscrits dans un cube. Ses membres sont très forts mais de longueur modérée et sa queue, attachée haut, dessine une boucle gracieuse posée sur sa hanche. Malgré un anus saillant, largement découvert, et des yeux globuleux, *JE* est d'un naturel pudique. Il ne représente pas l'auteur,

car l'auteur serait plutôt de la famille des chats.

1

J'ai une certaine influence sur mes nouveaux maîtres. Ils sont deux maintenant. L'un comme l'autre travaillent et forment un couple sans adjectif— pour ne pas dire un couple moyen, ce qui serait fade ou méprisant. Les premiers jours, ils m'ont enfermé dans la cuisine avec l'oiseau.

Nos aventures commencent là, entre l'évier et le radiateur.

La suite, j'ai du mal à l'imaginer. Je suis trop proche peut-être, trop intimement lié à l'histoire pour en connaître le dénouement. Le dernier renseigné sur les intentions de l'auteur. Je ne connais même pas son nom. C'est important, les noms. Cathy, mon ancienne maîtresse, m'appelait Boudin. Elle me nourrissait, me caressait parfois, mais ses doigts glissaient vite, comme si elle avait peur de les salir. Cathy a profité de la mort de sa mère pour se séparer de moi. Se débarrasser, faudrait-il dire. Le coût élevé du cercueil et du bifteck haché aura servi de prétexte. Je ne lui en veux pas — la déception est la rançon des rêves, et Cathy ne m'a jamais poussé à rêver. À dormir, oui, d'un sommeil lourd, sans illusions.

Je n'ai goûté qu'une seule fois du boudin, un

morceau de boyau est resté coincé entre mes dents, j'en garde un souvenir mitigé. J'ai du mal à avaler tout rond. Ce n'est pas un principe d'ordre politique ou philosophique mais une question de morphologie.

J'habite donc chez M. et Mme Breton depuis quelques semaines. Nous nous entendons plutôt bien. Je crois qu'ils sont sensibles au fait que, sagement, avec eux et dès le début, j'aie accepté de regarder la télévision. Une seule chose les chagrine : malgré mes efforts répétés, je suis incapable de monter tout seul sur le canapé. Un dalmatien le pourrait, mais le laisserait-on faire ? J'en doute. Chaque espèce a ses inconvénients, la mienne manque de ressort.

A propos d'espèce, je suis un carlin — à ne pas confondre avec le carrelet, poisson comestible de forme quadrangulaire que l'on trouve dans les supermarchés. Mme Breton les achète en filets. Elle me saisit et me soulève, ses mains s'agrippent, ses ongles s'enfoncent dans les bourrelets de mon cou, sous le collier, je glisse, elle m'étrangle, je vais tomber...

— Viens ma fi-fille, viens voir ta Mémère.

Enfin me voilà en sécurité sur ses genoux, elle me gratte le ventre (fi-fille, viens la fi-fille, son obstination me met la puce à l'oreille) et lorsque pour la cinquième fois elle répète ces mots, je dois me rendre à l'évidence : non seulement je est un carlin, mammifère domestique

Carnivore à ne pas confondre (etc.), mais je suis une chienne.

Une chienne ? Le récit s'inscrit en flou. Il ne tient qu'à deux lettres, deux lettres minuscules pour que ce ventre qui aime tant être caressé soit condamné à rester vide, éternellement mou, absolument digestif. La précarité de mon existence m'inquiète. Mes maîtres sont-ils de nature plus stable ? Je les observe tour à tour. M. Breton change de chaîne. Mme Breton change de position. Pour ma part, je ne veux rien changer : je m'appelle Gilda des Bruyères Corrésiennes. Mon père était un chien exceptionnel. Champion de France, champion d'Europe, et combien de rejetons, combien de millions de spermatozoïdes administrés contre subsides, et à bout portant ? Je n'en tire aucune gloire, aucune honte non plus, mais je préfère jouer cartes sur table. L'incident de la première phrase (ces deux lettres *oubliées*) nous invite à la précision.

Voilà ce que je sais : les Breton m'ont achetée pour une bouchée de pain. Par compassion. Je suis donc un animal de deuxième main. Je n'en prends pas ombrage, mes papiers sont en règle, je n'ai rien à me reprocher. Je suis arrivée chez Cathy le jour de Noël, sa mère a débarqué tout essoufflée avec moi sous le bras, elle m'a posée sur le lit défait et a dit à sa fille : Voici ton cadeau, tu ne trouves pas qu'elle me ressemble ?

Cathy nous a regardées tour à tour, elle avait

l'air embarrassée. Ma mère à moi (la chienne) affiche ses origines anglo-saxonnes. Elle se nomme Daphné Lovely Girl. Charmant, n'est-ce pas ? Je suis née chez Mrs Smooth près de Calais, l'été dernier, comme six autres carlins et trois levrettes d'Italie. Exploitation mixte, soutenue par la Communauté européenne. Mrs Smooth ne s'entendait pas bien avec son mari, surtout la nuit. Elle criait plus fort que lui, les chiens s'y mettaient à leur tour, impossible de dormir...

Lorsqu'un client se présentait, le couple se réconciliait, ça roucoulait autour des cages. Les Smooth insistaient sur le caractère familial de l'entreprise. Il ne s'agissait pas d'élever les animaux en vase clos, ni de les couvrir outre mesure, mais de les habituer à leur future existence. Les chiots, expliquaient-ils en chœur, étaient exposés dès leur naissance aux bruits habituels du foyer : radio, aspirateur et voix humaines des deux sexes, ce qui leur permettait de s'intégrer sans problème chez leurs nouveaux maîtres.

Les disputes des Smooth faisaient-elles partie de cet apprentissage de la vie ? Les insultes reprenaient après le départ des acheteurs. Il fallait se partager le montant de la vente. Malgré ces débuts difficiles, mes oreilles sont restées douces comme du velours. Est-ce cela aussi qui a séduit la mère de Cathy ? Elles sont très agréables à toucher. Et moi, je déteste qu'on me

caresse les oreilles, à cause du bruit que cela provoque à l'intérieur du crâne. M. Breton m'a réveillée, le premier soir, devant la télévision, en me les tripotant d'une main distraite. J'ai grogné. Il a vite retiré son bras, je crois qu'il a eu peur.

— Si tu continues, je te renvoie chez Cathy, non mais des fois...

M. Breton manque d'élégance. Comment lui en vouloir? Je me suis promis de faire des efforts.

Le dimanche, Mme Breton va seule à la messe. Pourquoi ne m'emmène-t-elle pas? Dès qu'elle a tourné les talons, son mari se sert un pastis.

— Gilda! Viens donc ici voir ton Pépère...

Il tient absolument à ce que je boive avec lui. L'odeur de l'anis m'incommode, il s'entête, promène son verre sous mon nez, les vapeurs d'alcool me piquent les yeux. J'ai envie de vomir mais je me retiens — dois-je une fois de plus repousser ses avances? Je lape un bon coup en bloquant ma respiration. M. Breton est aux anges. Il le raconte à plusieurs personnes au téléphone, l'après-midi même : nous avons une nouvelle pensionnaire, c'est une petite chienne, elle aime le pastis et la télévision. Ma femme en est dingue. Son air renfrogné l'enchanté ! Gilda, un carlin. Un peu comme un dogue miniature, en plus compact, avec le museau écrasé.

Je ronfle en dormant. M. Breton aussi, mais le sait-il ?

2

Mme Breton s'obstine à employer la troisième personne du singulier en parlant d'elle-même, et à s'appeler Mémère en ma présence, ce qui lui va comme un gant de boxe à un danseur mondain. Pépère, passe encore, mais elle — non, je ne m'y habituerai jamais. Il faudrait que l'auteur révise son vocabulaire : Mme Breton n'est ni grosse ni démodée. Je l'aime bien. Elle ressemble à son fils, Nicolas, le jeune homme qui a la clef. Il vient souvent lorsque ses parents sont absents. Il ouvre son courrier, s'enferme un moment dans son ancienne chambre puis revient à la cuisine et mange debout, planté devant le réfrigérateur.

Nicolas engouffre tout et très vite, comme s'il avait peur d'être surpris. Ses chaussures sont trouées, il porte toujours les mêmes. Je l'amuse — il croit que je m'ennuie.

Son père avait dû l'avertir de mon arrivée, car dès notre première rencontre il m'a soulevée du sol comme s'il me connaissait depuis toujours et m'a agitée devant lui en disant :

— Alors, comment elle va, la merveille ?

Il n'allait pas s'y mettre, lui aussi. Je l'ai fixé droit dans les yeux. Il a souri.

— Ne t'inquiète pas, je ne suis pas dupe. Je sais bien que tu le sais...

Que voulait dire Nicolas, quel était ce secret que nous partagions ? Il m'a reposée par terre et a trempé un morceau de sucre dans du pastis avant de me le tendre, à genoux devant moi, comme pour se faire pardonner. Je me suis reculée. Il en a déduit que je n'aimais pas le sucre — depuis les expériences paternelles, la famille Breton au grand complet était persuadée que j'avais un penchant pour les apéritifs anisés. Fort de cette certitude, il m'en a servi une bonne lampée dans mon écuelle. Le liquide jaune s'est emparé de l'espace fleuri. Je l'ai renversé illico en posant mes deux pattes sur le rebord en plastique. Nicolas m'a regardée d'un air surpris. Sans se démonter, il a épongé la tache gluante, puis m'a resservi.

— Et cette fois, tu te concentres un peu !

Il a rajouté de l'eau. Quelques morceaux de croquettes rescapées flottaient sur le breuvage. Je suis sortie de la pièce en grognant, le coussinet poisseux, la gueule plus fripée que jamais. Nicolas s'est excusé. Il a ouvert le réfrigérateur et, ne trouvant pas ce qu'il cherchait, a quitté la maison. J'ai entendu sa mobylette démarrer.

Le fils Breton ressemble aux garçons qui montent chez Cathy. Nous habitons une chambre étroite sous les toits, au sixième étage d'un immeuble en pierre de taille où l'ascenseur ne desservait que les appartements avec balcon.

Chaque matin, Cathy me descendait en même temps que les poubelles. Quand elle invitait un ami, elle m'enfermait dans la penderie et mettait la musique très fort. Une odeur de parfum envahissait l'espace. Elle m'obligeait à avaler un petit cachet. Je me réveillais après la bagarre, seule et déshydratée. Je pense qu'elle avait honte de moi. Peut-être me croyait-elle trop jeune pour assister à la chose.

Chez les Breton, le cas ne s'est pas encore présenté. Je dors pourtant dans un panier en forme de cœur, au pied du lit conjugal.

Je suis retournée dans la cuisine. Quelques miettes de biscuit étaient tombées par terre. Je m'apprêtais à les ingurgiter lorsqu'un bruit de clef me fit sursauter. C'était encore Nicolas. Il avait acheté du lait. Après avoir lavé mon écuelle, il entreprit de me préparer un chocolat. Il mélangea le breuvage avec un fouet, comme s'il battait des œufs en neige. Ça allait un peu vite, j'avais la tête qui tournait, pourquoi un tel empressement? Ce goût exquis... Cathy me donnait toujours ses bols à finir. Elle les penchait sur le côté pour que je puisse lécher bien au fond. J'ai plongé mon museau dans la mousse. Nicolas a applaudi. J'ai tout bu, aurait-il fallu lui en laisser? Non, je crois qu'il voulait simplement me faire plaisir. Il a disparu un instant, j'ai entendu ses talons usés claquer sur le carrelage de la salle de bains. En revenant, son

pas était plus léger. Quelque chose brillait dans sa main.

Un objet plat et rectangulaire.

Je ne connaissais pas encore très bien la nature des ustensiles rangés sur les étagères au-dessus du lavabo. M. Breton se rasait porte fermée et sa femme, même si elle m'autorisait à passer la frontière de cuivre vissée entre linoléum et carreaux, n'avait jamais pensé à m'asseoir sur le tabouret, en position haute, pour que je profite du spectacle. D'en bas, je n'assistais qu'au ballet de ses ongles peints, et encore, seulement ceux des pieds. Parfois une serviette humide atterrissait sur mon dos. Mme Breton s'esclaffait. Nous n'avons pas le même sens de l'humour.

Nicolas s'approcha de la table, il riait lui aussi.

— Allez, regarde-toi dans la glace !

J'ai regardé. Il y avait une forme, juste derrière l'écuelle vide, une forme qui bougeait en même temps que moi. Ce n'était pas l'oiseau, ni le fils ni même ses parents, ça ne ressemblait à rien : c'était mon corps, sans l'odeur. Un amas de poils et de plis. Un fantôme de carlin.

Nicolas ne quittait pas le miroir des yeux. Il ne semblait pas mettre en doute la conformité du portrait. C'est du propre, disait-il en faisant jouer la lumière sur ma truffe, tu as du chocolat partout !

Comme le téléphone sonnait, il posa la glace